ADRESSE

DE

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL,

Remise par lui-même à M. le Président, le 21 mai 1791, & lue à l'Assemblée le même jour.

Imprimée sur le manuscrit de l'auteur.

A PARIS,

Chez GATTEY, Libraire, au Palais-Royal, nos. 13 & 14.

ADRESSE

DE

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL,

Remise par lui-même à M. le Président, le 21 mai 1791, & lue à l'Assemblée le même jour.

MESSIEURS,

En arrivant dans cette capitale, après une longue absence, mon cœur & mes regards se sont tournés vers vous; & vous m'auriez vu aux pieds de votre auguste assemblée, si mon âge & mes infirmités me permettoient de vous parler sans une trop vive émotion des grandes choses que vous avez faites, & de tout ce qui reste à faire pour fixer sur cette terre agitée la paix, la liberté, le bonheur qu'il est dans votre intention de nous procurer.

Ne croyez pas, Messieurs, que je sois de ceux qui méconnoissent le zele infatigable, les talents, les lumieres & le courage que vous avez

montrés dans vos immenſes travaux ; mais aſſez d'autres vous en ont entretenus ; aſſez d'autres vous rappellent les titres que vous avez à l'eſtime de la nation. Pour moi, ſoit que vous me conſidériez comme un citoyen uſant du droit de pétition, ſoit que laiſſant un libre eſſor à ma reconnoiſſance, vous permettiez à un vieil ami de la liberté de vous rendre ce qu'il vous doit pour la protection dont vous l'avez honoré, je vous ſupplie de ne pas repouſſer des vérités utiles. J'oſe depuis long-temps parler aux rois de leurs devoirs. Souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ſes erreurs, & aux repréſentants du peuple des dangers qui nous menacent tous.

Je ſuis, je vous l'avoue, profondément attriſté des déſordres & des crimes qui couvrent de deuil cet empire. Seroit-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je ſuis un de ceux qui en éprouvant une indignation généreuſe contre le pouvoir arbitraire, ait peut-être donné des armes à la licence ? La religion, les loix, l'autorité royale, l'ordre public redemandent-ils donc à la philoſophie & à la raiſon les liens qui les uniſſoient à cette grande ſociété de la nation Françoiſe, comme ſi en pourſuivant les abus, en rappelant les droits des peuples & les devoirs des princes, nos efforts criminels avoient rompu ces liens ? Mais non, jamais les conceptions hardies de la philoſophie n'ont été préſentées par nous comme la meſure rigoureuſe des actes de la légiſlation. Vous ne pouvez nous attribuer ſans erreur ce qui n'a pu réſulter que d'une fauſſe interprétation de nos principes. Et cepen-

dant prêt à descendre dans la nuit du tombeau, prêt à quitter cette famille immense dont j'ai si ardemment desiré le bonheur, que vois-je autour de moi ? Des troubles religieux, des dissentions civiles, la consternation des uns, l'audace & l'emportement des autres, un gouvernement esclave de la tyrannie populaire, le sanctuaire des loix environné d'hommes effrénés, qui veulent alternativement ou les dicter, ou les braver ; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des magistrats sans courage, des ministres sans moyens, un roi, le premier ami de son peuple, plongé dans l'amertume, outragé, menacé, dépouillé de toute autorité, & la puissance publique n'existant plus que dans les clubs, où des hommes ignorans & grossiers osent prononcer sur toutes les questions politiques.

Telle est, Messieurs, n'en doutez pas, telle est la véritable situation de la France. Un autre que moi n'oseroit peut-être vous le dire ; mais je l'ose, parce que je le dois ; parce que je touche à ma quatre-vingtieme année ; parce qu'on ne sauroit m'accuser de regretter l'ancien régime ; parce qu'en gémissant sur l'état de désolation où est l'église de France, on ne m'accusera pas d'être un prêtre fanatique ; parce qu'en regardant comme le seul moyen de salut le rétablissement de l'autorité légitime, on ne m'accusera pas d'être le partisan du despotisme & d'en attendre des faveurs ; parce qu'en attaquant devant vous les écrivains qui ont incendié le royaume, qui en ont perverti l'esprit public, on ne m'accusera pas de ne pas connoître le prix de la liberté de la presse.

Hélas ! j'étois plein d'espérance & de joie, lorsque je vous ai vu poser les fondemens de la félicité publique, poursuivre tous les abus, proclamer tous les droits, soumettre aux mêmes loix, à un régime uniforme les diverses parties de cet empire. Mes yeux se sont remplis de larmes quand j'ai vu les plus vils, les plus méchans des hommes, employés comme instrumens d'une utile révolution ; quand j'ai vu le saint nom de patriotisme prostitué à la scélératesse, & la licence marcher en triomphe sous les enseignes de la liberté ! L'effroi s'est mêlé à ma juste douleur, quand j'ai vu briser tous les ressorts du gouvernement & substituer d'impuissantes barrieres à la nécessité d'une force active & réprimante. Par-tout j'ai cherché les vestiges de cette autorité centrale qu'une grande nation dépose dans les mains du monarque pour sa propre sûreté, je ne les ai plus retrouvés nulle part. J'ai cherché les principes conservateurs des propriétés, & je les ai vus attaqués ; j'ai cherché sous quel abri repose la sécurité, la liberté individuelle, & j'ai vu l'audace toujours croissante de la multitude attendant, invoquant le signal de la destruction que sont prêts à donner les factieux, & les novateurs aussi dangereux que les factieux. J'ai entendu ces voix insidieuses qui vous environnent de fausses terreurs pour détourner vos regards des véritables dangers, qui vous inspirent de funestes défiances pour vous faire abattre successivement tous les appuis du gouvernement monarchique. J'ai frémi surtout lorsqu'observant dans sa nouvelle vie ce peuple qui veut être libre, je l'ai vu non-seule-

ment méconnoître les vertus ſociales, l'humanité, la juſtice, les ſeules baſes d'une liberté véritable, mais encore recevoir avec avidité de nouveaux germes de corruption, & ſe laiſſer entourer de nouvelles cauſes d'eſclavage.

Ah! Meſſieurs, combien je ſouffre lorſqu'au milieu de la capitale & dans le foyer des lumieres, je vois ce peuple ſéduit accueillir avec une joie féroce les propoſitions les plus coupables, ſourire aux récits des aſſaſſinats, chanter ſes crimes comme des conquêtes, appeler ſtupidement des ennemis à la révolution, la ſouiller avec complaiſance, fermer ſes yeux à tous les maux dont il s'accable; car il ne ſait pas ce malheureux peuple, que dans un ſeul crime repoſe le germe d'une infinité de calamités! Je le vois rire & danſer ſur les ruines de ſa propre moralité, ſur les bords même de l'abîme qui peut engloutir ſes eſpérances. Ce ſpectacle de joie eſt ce qui m'a le plus profondément ému. Votre indifférence ſur cette déviation affreuſe de l'eſprit public, eſt la premiere & peut-être la ſeule cauſe du changement qui s'eſt fait à votre égard, de ce changement par lequel des adulations corruptrices, ou des murmures étouffés par la crainte ont remplacé les hommages purs que recevoient vos premiers travaux.

Mais quelque courage que m'inſpire l'approche de ma derniere heure, quelque devoir que m'impoſe l'amour même de la liberté que j'ai profeſſée avant même que vous fuſſiez, j'éprouve cependant en vous parlant le reſpect & la ſorte

de crainte dont aucun homme ne peut se défendre lorsqu'il se place par la pensée dans un rapport immédiat avec les représentans d'un grand peuple.

Dois-je m'arrêter ici ou continuer à vous parler comme la postérité ? Oui, Messieurs, je vous crois dignes d'en entendre le langage.

J'ai médité toute ma vie les idées que vous venez d'appliquer à la régénération du royaume. Je les méditois dans un temps où, repoussé par toutes les institutions sociales, par tous les intérêts, par tous les préjugés, elles ne présentoient que la séduction d'un rêve consolant. Alors aucun motif ne m'appeloit à peser les difficultés d'application & les inconvéniens terribles attachés aux abstractions, lorsqu'on les investit de la force qui commande aux hommes & aux choses, lorsque la résistance des choses & les passions des hommes sont des élémens nécessaires à combiner.

Ce que je n'ai pu ni dû prévoir dans le temps & les circonstances où j'écrivois, les circonstances & le temps où vous agissez, vous ordonnoient d'en tenir compte, & je crois devoir vous dire que vous ne l'avez pas assez fait.

Par cette faute unique, mais continue, vous avez vicié votre ouvrage. Vous vous êtes mis dans une situation telle que vous ne pouvez peut-être le préserver d'une ruine totale, qu'en revenant sur vos pas, ou en indiquant cette marche rétro-

grade à vos successeurs. Craindriez-vous d'emporter seuls toutes les haines qui assaillent l'autel de la liberté ? Croyez, Messieurs, que ce sacrifice héroïque ne sera pas le moins consolant des souvenirs qu'il vous sera permis de garder. Quels hommes que ceux qui, laissant à leur patrie tout le bien qu'ils ont su faire, acceptent & réclament pour eux seuls les reproches qu'ont pu mériter des maux réels, des maux graves, mais dont ils pourroient aussi n'accuser que les circonstances ! Je vous crois dignes d'une si haute destinée, & cette idée m'invite à vous retracer sans ménagement ce que vous avez attaché de défectueux à la constitution Françoise.

Appelés à régénérer la France, vous deviez considérer d'abord ce que vous pouviez utilement conserver de l'ordre ancien, & de plus ce que vous ne pouviez pas en abandonner.

La France étoit une monarchie. Son étendue, ses besoins, ses mœurs, l'esprit national s'opposent invinciblement à ce que jamais des formes républicaines puissent y être admises, sans y opérer une dissolution totale.

Le pouvoir monarchique étoit vicié par deux causes : les bases en étoient entourées de préjugés, & ses limites n'étoient marquées que par des résistances partielles. Épurer les principes en asseyant le trône sur sa véritable base, la souveraineté de la nation ; poser les limites en les plaçant dans la représentation nationale, étoit ce que vous aviez à faire, & vous croyez l'avoir fait.

Mais en organiſant les deux pouvoirs, la force & le ſuccès de la conſtitution dépendoient de l'équilibre, & vous aviez à vous défendre contre la pente actuelle des idées; vous deviez voir que dans l'opinion, le pouvoir des rois décline, & que les droits des peuples s'accroiſſent. Ainſi en affoibliſſant ſans meſure ce qui tend naturellement à s'effacer, en fortifiant ſans proportion ce qui tend naturellement à s'accroître, vous arriviez forcément à ce triſte réſultat: UN ROI SANS AUCUNE AUTORITÉ, UN PEUPLE SANS AUCUN FREIN.

C'eſt en vous livrant aux écarts de l'opinion, que vous avez favoriſé l'influence de la multitude, & multiplié à l'infini les élections populaires. N'auriez-vous pas oublié que l'élection ſans ceſſe renouvelée & le peu de durée des pouvoirs ſont une ſource de relâchement dans les reſſorts politiques? N'auriez-vous pas oublié que la force du gouvernement doit être en raiſon du nombre de ceux qu'il doit contenir ou qu'il doit protéger?

Vous avez conſervé le nom de roi, mais dans votre conſtitution il n'eſt plus utile, & il eſt encore dangereux. Vous avez réduit ſon influence à celle que la corruption peut uſurper; vous l'avez pour ainſi dire invité à combattre une conſtitution qui lui montre ſans ceſſe ce qu'il n'eſt pas & ce qu'il pourroit être.

Voilà, Meſſieurs, un vice inhérent à votre conſtitution, un vice qui la détruira, ſi vous ou-

vos ſucceſſeurs ne vous hâtez de l'extirper.

Je ne vous parlerai point de toutes les fautes qui peuvent être attribuées aux circonſtances. Vous les appercevez vous-mêmes; mais le mal que vous pouvez détruire, comment le laiſſez-vous ſubſiſter ? comment ſouffrez-vous, après avoir déclaré le dogme de la liberté des opinions religieuſes, que des prêtres ſoient accablés de perſécutions & d'outrages, parce qu'ils n'obéiſſent pas à votre opinion religieuſe ?

Comment ſouffrez-vous, après avoir conſacré le principe de la liberté individuelle, qu'il exiſte dans votre ſein une inquiſition qui ſert de modele & de prétexte à toutes les inquiſitions ſubalternes qu'une inquiétude factieuſe a ſemées dans toutes les parties de l'empire ?

Comment n'êtes-vous pas épouvantés de l'audace & du ſuccès des écrivains qui profanent le nom de patriote ? Plus puiſſants que vos décrets, ils détruiſent ce que vous édifiez. Vous voulez un gouvernement monarchique, ils s'efforcent de le rendre odieux. Vous voulez la liberté du peuple, & ils veulent faire du peuple le plus féroce des tyrans. Vous voulez régénérer les mœurs, & ils commandent le triomphe du vice, l'impunité du crime.

Je ne vous parlerai pas, Meſſieurs, de vos opérations de finances; à dieu ne plaiſe que je veuille augmenter les inquiétudes, ou diminuer les eſpérances; la fortune publique eſt en-

core entiere dans vos mains. Mais croyez bien qu'il n'y a ni impôt, ni crédit, ni recette, ni dépense assurés, là où le gouvernement n'est ni puissant, ni respecté.

Eh ! quelle forme de gouvernement pouvoit résister à cette domination nouvelle des clubs ? Vous avez détruit toutes les corporations, & la plus colossale, la plus formidable des aggrégations s'éleve sur vos têtes ; elle dissout tous les pouvoirs. La France entiere présente deux tribus très-prononcées ; celle des gens de bien, des esprits modérés, est éparse, muette, consternée, tandis que les hommes violens se pressent, s'électrisent & forment les volcans redoutables qui vomissent tant de laves enflammées.

Vous avez fait une déclaration des droits, & cette déclaration, imparfaite si vous la rapprochez des abstractions métaphysiques, a répandu dans l'empire François des germes nombreux de désorganisation & de désordre.

Sans cesse hésitant entre les principes qu'une fausse pudeur vous empêche de modifier, & les circonstances qui vous arrachent des exceptions, vous faites toujours trop peu pour l'utilité publique & trop selon votre doctrine. Vous êtes souvent inconséquens & impolitiques au moment où vous vous efforcez de n'être ni l'un ni l'autre : c'est ainsi qu'en perpétuant l'esclavage des noirs, vous n'en avez pas moins, par votre décision sur les gens de couleur, alarmé le commerce & exposé nos colonies.

Croyez, Meſſieurs, qu'aucune de ces obſervations n'échappe aux amis de la liberté : ils vous redemandent le dépôt de l'opinion publique, de la raiſon publique, dont vous n'êtes que les organes, & qui n'ont plus aujourd'hui de caractere. L'Europe étonnée vous regarde ; l'Europe qui peut-être ébranlée juſques dans ſes fondemens par la propagation de vos principes, s'indigne de leur exagération.

Le ſilence de ſes princes peut être celui de l'effroi ; mais n'aſpirez pas, Meſſieurs, au funeſte honneur de vous rendre redoutables par des innovations immodérées auſſi dangereuſes pour vous-mêmes que pour vos voiſins. Ouvrez encore une fois les annales du monde ; rappelez à votre aide la ſageſſe des ſiecles ; & voyez combien d'empires ont péri par l'anarchie. Il eſt temps de faire ceſſer celle qui nous déſole, d'arrêter les vengeances, les ſéditions, les émeutes, de nous rendre enfin la paix & la confiance.

Pour arriver à ce but ſalutaire vous n'avez qu'un moyen ; & ce moyen ſeroit, en reviſant vos décrets, de réunir & de renforcer des pouvoirs affoiblis par leur diſperſion, de confier au roi toute la force néceſſaire pour aſſurer la puiſſance des loix, de veiller ſur tout à la liberté des aſſemblées primaires dont les factions ont éloigné tous les citoyens vertueux & ſages.

Et ne croyez pas, Meſſieurs, que le réta-

bliſſement du pouvoir exécutif puiſſe être l'ouvrage de vos ſucceſſeurs. Non, ils arriveront avec moins de force que vous n'en aviez ; ils auront à conquérir cette opinion populaire dont vous avez diſpoſé. Vous pouvez ainſi refaire ce que vous avez détruit ou laiſſé détruire.

Vous avez poſé les baſes de la liberté de toute conſtitution raiſonnable, en aſſurant au peuple le droit de faire ſes loix & de ſtatuer ſur l'impôt. L'anarchie engloutira même ces droits éminens, ſi vous ne les mettez ſous la garde d'un gouvernement actif & vigoureux ; & le deſpotiſme nous attend, ſi vous repouſſez toujours la protection tutélaire de l'autorité royale.

J'ai recueilli mes forces, Meſſieurs, pour vous parler la langue auſtere de la vérité ; pardonnez à mon zele, à mon amour pour la patrie, ce que mes remontrances peuvent avoir de trop libre, & croyez à mes vœux ardens pour votre gloire autant qu'à mon profond reſpect.

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.